Recueil des textes
de l'atelier d'écriture
du 19 avril 2017

Moi Président!

Le mot de Danièle

Voici les propositions du jour:

Les élections étaient proches et les débats, déclarations, promesses étaient foison. Lucchini ainsi proposait d'offrir 10 livres et il disait lesquels à tous les Français. Et vous, que proposeriez-vous si vous étiez président? Humour, dérision, petit texte lapidaire ou promesses emberlificotées, tout est possible…

Et le printemps s'annonçait, tranquille, bourgeons, fleurs, expo au Grand Palais sur le thème du jardin… et si vous parliez de votre jardin, votre plus beau jardin… secret peut être, imaginaire… lisez les textes de Claude Simon et de Colette en annexe.

Daniel R. nous a lu une fable de son cru que nous relirons avec plaisir.

Danièle

Paroles, paroles…

Moi Président,
Je chamboulerai tout.

Moi Président,
J'obligerai les coccinelles à changer leur habit rouge à pois noirs (trop gauchiste) pour une tenue bleue à pois rouges (de droite **et** de gauche).

Moi Président,
Je demanderai que les réverbères s'allument alternativement en bleu, blanc et rouge, et que les feux tricolores ne soient plus vert/orange/rouge, mais bleu/blanc/rouge aussi. Ce sera à la fois plus gai et plus républicain.

Moi Président
J'exigerai qu'on ne laisse pas les papiers gras traîner partout et qu'on frappe au porte-monnaie les personnes en infraction.
Si on n'attrape pas les coupables, j'exigerai qu'on scie le bec des corbeaux qui dévalisent les poubelles dans les parcs en semant des ordures partout. Dans le même esprit de propreté, je demanderai qu'on distribue du riz aux pigeons pour les empêcher d'avoir la diarrhée sur la carrosserie des voitures.

Moi Président,
J'interdirai les ivrognes quels qu'ils soient (chauffards, sdf, noceurs). Pour les aider à se désintoxiquer, je demanderai à « qui vous savez » de changer leur vin en eau.

Moi Président,
Je généraliserai l'emploi d'amortisseurs de son pour les pots d'échappement trop pétaradants et je transformerai le bruit des marteaux piqueurs en suave mélodie. Avec moins d'arrêts-maladies pour surdité, le trou de la Sécurité Sociale serait moins abyssal.

Moi Président
Je ferai en sorte que chaque aveugle ait un chien guide, que chaque personne âgée ou handicapée en état d'en avoir un ait un animal de compagnie. Le commerce des aliments pour animaux bondirait, celui des gadgets aussi (manteaux, nœuds-nœuds, grelots), les services municipaux augmenteraient le nombre d'employés destinés à nettoyer les trottoirs ou chargés de promener ces nouvelles « aides à la personne ». La clientèle des magasins de toilettage exploserait, le numerus clausus des vétérinaires serait augmenté, le nombre de leurs assistants suivrait, le matériel « up to date » nécessaire aux opérations de ces « petites bêtes » serait développé et les tout nouveaux services funéraires destinés à immortaliser leur mémoire, démocratisés.
Bref, l'économie du pays s'en porterait mieux et tout un pan de notre société aussi.

Moi Président
J'obligerai chaque élève qui entre en sixième à savoir lire, écrire, compter, parler français correctement. En classe de troisième, il sera acquis qu'il connaisse par cœur au moins un poème de Baudelaire, un poème de Lamartine, une œuvre de Victor Hugo, une œuvre de littérature étrangère (Shakespeare ou Goethe - pour ne citer que deux auteurs), une œuvre populaire

(Frédéric Dard). Je trouve que balayer les feuilles mortes en récitant du Baudelaire aurait plus de gueule qu'en sifflotant du Johnny Halliday.

Moi Président,
Je m'assurerai, bien plus que de la culture ou des biens matériels, que chaque Français mange à sa faim.

Moi Président,
J'incarnerai l'inventivité, l'efficacité, la générosité, et je les insufflerai à mes concitoyens.
Mais je n'oublierai pas, chaque soir devant mon miroir, de m'interroger : « qu'as-tu fait aujourd'hui pour le bien de ton pays ou pour celui de tes semblables ? ». Si je n'ai rien fait, je me donnerai dix coups de bâton, si je suis satisfait de mes actions, je me récompenserai avec une tablette de chocolat.

Au bout de cinq ans, si j'ai grossi de 20 kg, je saurai que j'ai été un bon président.

Véronique A.

Moi, Président !

Moi, Président… Je mets la retraite à 20 ans car c'est à cet âge-là qu'on a envie de voyager. Pour compenser, j'incite les personnes âgées à travailler aussi longtemps qu'elles le souhaitent. Ça les occupera !

Moi, Président… Je supprime l'euro et j'interdis l'usage de toute monnaie. Plus de monnaie, plus de banques ! Plus de banques, plus de spéculateurs ! Je rétablis le troc, qui assigne à chaque chose sa vraie valeur, sa valeur d'usage, et qui oblige les personnes à échanger entre elles.

Moi, Président… Je supprime le SMIC pour résoudre le chômage. Car, loin d'être le salaire minimum dû au travailleur, le SMIC est devenu le salaire maximum au-delà duquel les entreprises refusent d'embaucher.

Moi, Président… Je me ferai oublier et même j'abolirai la fonction présidentielle, puisque qu'il est évident que tout fonctionne mieux lorsque les efforts de tous ne sont pas entravés par la volonté d'un seul.

Michel

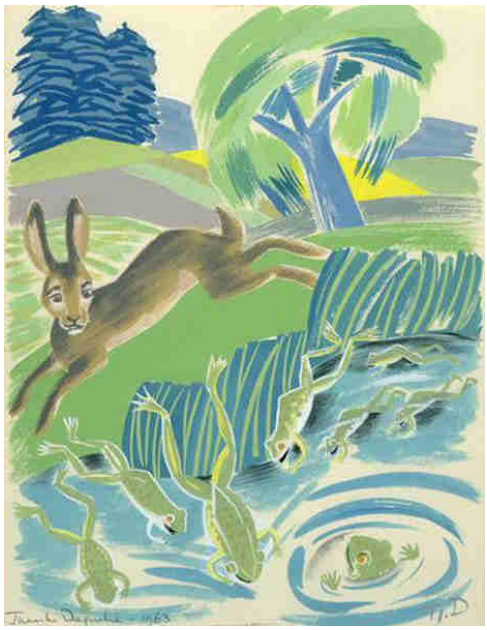
UN MÉTIER DE CHIEN

La réunion fin septembre à la cellule Natur4 avait désigné son représentant pour l'élection présidentielle d'octobre. Une année pour préparer, éduquer, entraîner, surveiller, briffer, transformer leur poulain aux couleurs du parti. Le sort avait désigné Robert Tumère, français, 33 ans, kinésithérapeute pour animaux, grand, visage banal, sportif, bac 2, marié, avec facilité de parole en public, ce qui avait fait fléchir le jury en sa faveur lors de la joute oratoire terminale au cirque de Gavarni.
Des épreuves importantes attendaient Robert et la cellule du parti Natur4 au complet avait établi le nouveau portrait de son représentant avec formation accélérée du personnage :
1- Supprimer le prénom de Robert pour Romain, plus conquérant.
2- Prendre un visagiste afin que le candidat colle à l'image d'un homme des grands horizons. De cette tête carrée au teint pâle à la coiffure plaquée blondasse avec raie sur le côté, nez brillant, lèvres fines, yeux ternes, donner le teint hâlé des marcheurs, décolorer les cheveux et les laisser libres, vivifier le regard avec des lentilles bleu outremer et le vêtir de couleurs terre, vert printemps et bleu ciel. Le maquillage sera indélébile, la teinture des cheveux entretenue chaque semaine. Veiller à un régime équilibré sans alcool et à chaque présentation en public faire porter au candidat un soleil en or à l'oreille, symbole du parti.
3- Pour le présenter, mettre en valeur le côté psychologique et comportemental de son métier et effacer le côté dresseur de chiens. Insister sur la relation de sa profession avec le lien animaux/hommes, et sa défense d'un monde renaissant.
4- Exploiter les qualités de harangueur du candidat. Lui faire écouter les tirades de grands comédiens, qu'il module sa voix et fasse passer en douce les idées du parti.
5- La présence continuelle d'un metteur en scène et d'un grammairien sera obligatoire pour supprimer toutes tournures et gestuelles vulgaires. Les théoriciens de la ligne dure du parti Natur4 écriront ses interventions et adapteront le langage adéquat en fonction de l'auditoire.
6- Des professeurs d'économie politique, des militaires en stratégie, des policiers internationaux, des agents du renseignement se chargeront de lui donner un vernis de culture internationale pour converser avec les dirigeants de la planète.
7- Prendre en charge sa femme avec formation morale et physique pour modeler un couple idéal selon les idées du parti. Elle sera effacée les six premiers mois de campagne. Quand les sondages du candidat seront en hausse, elle apparaitra toujours en robe fleurie et soleil en or à l'oreille. Les représentations seront rares avec surveillance des déclarations afin d'éviter tous dérapages.
8- La cellule du parti se chargera de l'entretien du candidat, de ses dépenses, de sa protection 24 heures sur 24.
9- En aucun cas sa vie privée supplantera ses nouvelles fonctions. Romain Tumère devra se donner corps et âme à la représentation du parti de Natur4.
10- Le slogan de campagne sera: *De la montagne à la mer, voter Romain Tumère.*

Trois mois plus tard, Robert totalement abruti, totalement hors du monde, totalement manipulé par ses formateurs, ne savait plus qui il était. La folie le guettait. En sortant fumer un joint en douce dans la rue derrière le siège du parti, il lut, griffonné en noir sur son affiche une phrase qui le dégrisa d'emblée : « *Laisse tomber Roro Tumerde et on t'emmerde.* »

Veronique C.

Le Lapin et la Grenouille



Dans une contrée méridionale, un lapin de garenne
Qui cheminait, dès potron-minet, d'une allure souveraine
Se vit aborder par une grenouille très attentionnée:
- Oh, joli lapin, comme ton poil est bien lustré !
Et tes jambes fines et musclées à la fois !
- Tu vois juste, petite batracienne: de la course, je suis le roi !
- Je voulais te demander si tu pouvais ce matin,
Au cours de ta balade, porter ce parchemin
A ma mère qui habite près de l'étang de Saint Cucufa.
Je mitonnerai pendant ce temps-là
Une gibelotte d'escargots de Bourgogne au fenouil gratinée
Que nous dégusterons ensemble dès ta promenade terminée.
La proposition de la grenouille parue très intéressante
Au jeune lapin qui partit l'humeur rayonnante,
Humant çà et là, de la nature, toutes les senteurs,
Imaginant celle du fumet qu'il dégusterait tout à l'heure.
Dès son retour, l'appétit aiguisé, il se mit à table
Chez sa nouvelle amie qui annonça alors d'une voix irréprochable:
- Et voici le salmigondis de limaces rouges aux orties !
- Mais, s'étouffa notre lapin, ce n'est pas ce que tu m'as promis ?
- Oui, mais aujourd'hui le soleil dès l'aube s'est enflammé,
Rétorqua la cuisinière, pas le moins du monde gênée,
Les escargots ne sont pas sortis
Et le fenouil était tout rabougri.

Il en est souvent ainsi
En politique comme dans la vie
Ne croyez rien des promesses
Que l'on vous fait sans cesse
Avant votre passage à l'isoloir
Et qu'on laisse ensuite choir.

Daniel

Votre plus beau jardin

Jardin oublié

Un beau jardin est un jardin oublié, un peu négligé, où la nature a repris ses droits et se rebelle contre la volonté de l'homme. Un jardin où les oiseaux sont revenus et babillent avec insouciance, où les abeilles bourdonnent paisiblement de fleur en fleur, où les senteurs s'imposent, profondes, énigmatiques, où de fines poussières dansent dans les rayons du soleil… Jardin d'ombre et de lumière, jardin où l'on peut se cacher et se faire oublier, jardin suspendu hors du temps.

Michel

Indécision

Rose bleue : espoir éternel

Mon plus beau jardin est celui qui n'existe pas encore, suspendu entre le connu et l'inconnu.
Flou dans mon esprit, en friche, porteur de tous les possibles je tente en vain de le dessiner.
Aucune fleur en particulier, aucun arbre fruitier, aucun buisson paysager, aucune herbe aromatique, aucun légume ne retient mon attention car je les veux tous.
Comment choisir en effet entre rose et pivoine, ou glaïeul et dahlia,
entre poire et pomme, ou prune et cerise,
entre buis et charmille,
entre menthe et estragon,
entre aubergine et poivron ?

Mais ai-je envie de choisir ? Ai-je jamais su d'ailleurs ?

Selon la saison, le coin du monde, mon humeur et mes envies, je voudrais mon jardin tout à tour flamboyant ou dépouillé, tiré au cordeau à la française ou désordonné à l'anglaise, inextricable comme une jungle ou enchevêtré comme une mangrove, romantique comme un champ de coquelicots ou désuet comme un jardin de vieille dame, triste comme un terrain vague ou splendide et équilibré comme un jardin japonais.

Qui n'a jamais vu de jardins japonais ne peut mourir.

Je me prends à rêver qu'à certaines occasions un jardinier intérieur façonnerait pour moi seule ces paysages qui reflètent l'harmonie du monde.
Submergée d'émotions, l'âme irradiée par cette beauté parfaite, je perdrais alors mon sentiment d'être humaine pour me fondre dans un univers où tout communierait : terre, air, eau, feu, fleurs, rochers, fontaines, buissons ensanglantés, bonzaïs découpés sur le ciel, êtres de chair et de sang, vibrations du soleil ou de l'orage, senteurs de la terre…
Les jours de peine ou de colère, mon jardin intérieur, sans nul doute, serait l'artisan de la beauté qui sauve le monde*.

Mais quid du bleuet et du coquelicot qui dansent comme des feux follets dans les prés abandonnés ou les bords de chemins creux ? Quid des bancs de capucines qui rient de s'étendre hors de leur carré d'origine ? Dans leur simplicité romantique, ils parleraient tout autant à mon âme, la rendant gaie et folle, légère et insouciante comme une jeune fille qui part à son premier bal.

Mais quid des bouquets odorants qui, en leur saison, orneraient parfois le coin de mon salon ? Roses, Lys ou Lilas illuminant mes jours, donnant de la couleur à mes pensées, de l'ivresse à mes narines, des paradis artificiels à ma mélancolie.
Jardins éphémères, séparés de leurs racines, fleurs offertes aux sens pour magnifier le quotidien et glorifier leur créateur.

Choisir ? Pourquoi ? Laissons la nature s'imposer à son heure. Elle a une âme qui parle à la mienne et la force d'aimer*.

Véronique A.

* *La beauté sauvera le monde* (Dostoïevski).
* *Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* (Lamartine)

ANNEXE

Colette

COLETTE

Une nature belle à en mourir !

En 1926, Colette acquit « La Treille Muscate » à Saint-Tropez. Cette villégiature lui permit de découvrir la végétation et le climat enchanteurs de la Méditerranée en été. Dans La Naissance du jour, *livre rédigé à l'époque, on retrouve une Colette vieillissante et en mal d'amour, mais toujours aussi sensuelle face à la vie et à la nature : un don que lui a transmis Sido, sa mère, largement évoquée dans ces pages où l'auteur, nostalgique, se souvient également de son jardin d'enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye.*

Est-ce ma dernière maison ? Je la mesure, je l'écoute, pendant que s'écoule la brève nuit intérieure qui succède immédiatement, ici, à l'heure de midi. Les cigales et le clayonnage neuf qui abrite la terrasse crépitent, je ne sais quel insecte écrase de petites braises entre ses élytres, l'oiseau rougeâtre dans le pin crie toutes les dix secondes, et le vent de ponant qui cerne, attentif, mes murs, laisse en repos la mer plate, dense, dure, d'un bleu rigide qui s'attendrira vers la chute du jour.

Est-ce ma dernière maison, celle qui me verra fidèle, celle que je n'abandonnerai plus ? Elle est si ordinaire qu'elle ne peut pas connaître de rivales.

J'entends tinter les bouteilles qu'on reporte au puits, d'où elles remonteront, rafraîchies, pour le dîner de ce soir. L'une flanquera, rose de groseille, le melon vert ;

l'autre, un vin de sable trop chaleureux, couleur d'ambre, convient à la salade – tomates, piments, oignons, noyés d'huile – et aux fruits mûrs. Après le dîner, il ne faudra pas oublier d'irriguer les rigoles qui encadrent les melons, et d'arroser à la main les balsamines, les phlox, les dahlias, et les jeunes mandariniers qui n'ont pas encore de racines assez longues pour boire seuls au profond de la terre, ni la force de verdoyer sans aide sous le feu constant du ciel... Les jeunes mandariniers... plantés pour qui ? Je ne sais. Peut-être pour moi... Les chats attaqueront par des bonds verticaux les phalènes, dans l'air de dix heures bleu de volubilis. Le couple de poules japonaises, assoupi, pépiera comme un nid, juché sur le bras d'un fauteuil rustique. Les chiens, déjà retirés du monde, penseront à l'aube prochaine, et j'aurai le choix entre le livre, le lit, le chemin de côte jalonné de crapauds flûteurs...

Demain, je surprendrai l'aube rouge sur les tamaris mouillés de rosée saline, sur les faux bambous qui retiennent, à la pointe de chaque lance bleue, une perle... Le chemin de côte qui remonte de la nuit, de la brume et de la mer... Et puis, le bain, le travail, le repos... Comme tout pourrait être simple... Aurais-je atteint ici ce que l'on ne recommence point ? Tout est ressemblant aux premières années de ma vie, et je reconnais peu à peu, au rétrécissement du domaine rural, aux chats, à la chienne vieillie, à l'émerveillement, à une sérénité dont je sens de loin le souffle – miséricorde humidité, promesse de pluie réparatrice suspendue sur ma vie encore orageuse – je reconnais le chemin du retour. Maint stade est accompli, dépassé. [...]

Nous avons bien dîné. Nous nous sommes prome-

Claude Simon

CLAUDE SIMON

Jardin d'images

Prix Nobel de littérature en 1985, mort en 2005 à l'âge de 91 ans, Claude Simon habitait sur la place Monge, à Paris, à deux pas du Jardin des Plantes. Jardin qui donne son titre à l'un de ses derniers livres, constitué d'une succession de fragments de mémoire : ses choses vues et vécues. Si la construction, comme toujours chez Claude Simon, demeure complexe, le style est porté, ici, à sa plus parfaite limpidité.

Dans un multiple battement d'ailes une nuée de pigeons s'abat aux pieds d'un homme assis sur un banc et qui leur jette les miettes du sandwich qu'il est en train de manger. Solitaires ou par couples des hommes et des femmes d'âge moyen pour la plupart proprement vêtus assis çà et là sur les bancs mangent aussi des sandwiches ou parfois des choses contenues dans des barquettes de carton où ils puisent à l'aide de petites fourchettes en matière plastique. Ils ont des gestes furtifs, un peu honteux, évitant les regards des promeneurs. Quand ils ont fini, ils se lèvent, roulent en boule les papiers graisseux dont ils ont sorti leur nourriture et vont les jeter dans les corbeilles de fer disposées à cet effet. Même l'hiver, lorsque le froid est assez cruel ou lorsqu'il bruine légèrement, ils sont là chaque jour, sauf le samedi et le dimanche. Parfois, sur certains bancs, sont allongés des clochards qui dorment, immobiles, insensibles au soleil

qui enflamme leur visage. Ailleurs, dans diverses positions, des jeunes gens s'embrassent et se caressent. Ils sont indifférents aux passants comme aux coureurs qui, solitaires ou en groupes, parcourent par intervalles les allées, moulés dans des collants multicolores : cerise, noirs, azur ou décorés de motifs géométriques jaunes et rouges. Les filles courent en général seules, poussant leurs hanches en rotations maladroites, leurs seins ballottant sous les légers chandails. Quelques Noirs ou métis, solitaires aussi, passent rapidement, frôlant à peine le sol, élancés et silencieux. Ils croisent ou dépassent des couples aux visages, aux vêtements et aux corps fatigués qui promènent des bébés dans des poussettes ou des enfants plus âgés montés sur des tricycles ou courant à la poursuite des pigeons. Accrochés aux grilles qui entourent la fosse aux ours, les promeneurs, les amoureux ou les enfants regardent les énormes bêtes se mouvoir dans leur prison pavée où un tronc d'arbre écorcé s'élève auprès d'un bassin rempli d'une eau sale et jaune. Soit qu'ils se dressent, le museau levé, dans l'attente de quelque friandise, soit qu'ils jouent parfois entre eux, leurs mouvements souples contrastent avec leur masse volumineuse, comme si les corps d'une formidable musculature étaient indépendants de ces épaisses fourrures qui semblent flotter sur eux comme un vêtement trop large. De quelque cage à l'intérieur du Jardin zoologique, un invisible oiseau exotique lance à intervalles réguliers un long cri discordant qui monte par degrés, s'étire et retombe en cascade, comme un ricanement, à la fois effrayant et sarcastique. Les pigeons qui piètent à la recherche des miettes que leur jettent les gens lancent à chaque pas leur tête en avant